JEAN RICHEPIN 1849–1926

Jean-Jeannot-la-Jeannotière

Au creux le plus frais de son pré,
Ayant vidé sa gourde entière,
Les poings clos, le nez empourpré,
Un meulon de foin pour litière,
Pour oreiller sa panetière,
Sur les yeux son chapeau tiré,
Dort Jean-Jeannot-La-Jeannotière,
Et quand il dort, il dort serré.

Jean-Jeannot n'est pas mauvais homme
Ni goffe ouvrier ; seulement,
Lorsque le midi vous assomme,
Il ne trouve point d'agrément
A suer sans trêve en trimant
Ainsi qu'une bête de somme.
Un peu flemmard, un brin gourmand,
Il aime à boire et faire un somme.

Peut-il pas vivre en paresseux ?
Sa mère et lui sont à leur aise.
Ils ont du lait, du fruit, des œufs
Qu'au marché vend maman Thérèse.
Ailleurs qu'en leur âtre est leur braise.
Avec ça l'on n'est pas de ceux
Qui sont nés un vendredi treize,
Sous l'étoile des malchanceux.

Pourtant contre sa destinée
Jean-Jeannot rognonne souvent.
Il se plaint que chaque journée
Soit pareille à celle d'avant,
Et que toujours en se levant
Il sache dès la matinée
De quel côté, ce soir, le vent
Soufflera dans sa cheminée.

Autrement dit, il trouve un mais
A tous les biens qu'on lui dispense ;
Et quoiqu'il ait bon lit, bon mets,
Le gousset plein pour sa dépense,
Du lard aux reins comme à la panse,
Et parfois au nez des plumets,
Jean-Jeannot souffre quand il pense :
« Il ne m'arrive rien jamais ! »

Ayant vidé sa gourde entière,
Tantôt encore en s'endormant
Jean-Jeannot voyait-là matière
A ne pas s'endormir gaîment,
Et c'est avec un grognement
Pour ce nœud dans sa jarretière,
Que trop flemmard et trop gourmand
Dort Jean-Jeannot-La-Jeannotière.

Tandis qu'ainsi désespéré
Jean-Jeannot cuve au frais sa gourde,
Sur les yeux son chapeau tiré,
La tête lourde et l'âme gourde,
Tout à son chagrin qui l'ensourde,
Il respire bon gré mal gré
Avec son nez de coquelourde
La brise qui chante en son pré.

Or, cette brise, à ses narines,
Ce qu'elle apporte en voltigeant,
C'est le parfum blanc des farines
Que moud le moulin diligent,
Changeant l'or des blés en argent,
C'est, dans le tintin des clarines
Sur la grand'route ramageant,
La verte odeur des eaux marines.

Car le pré de Jean Poil-de-Lin
Est au bas de la raide côte,
Ayant pour crête le moulin ;
La grand'route d'un pont le saute ;
Et son autre bout se terreaute
Au mur du cap en terre-plein
Où contre la falaise haute
Bat la mer à l'heure du plein.

Le meunier aux cheveux de laine
Que la farine va poudrant
Est le grand-père à Madeleine,
Qui vous a, cela se comprend,
Tout le pays pour soupirant ;
Car elle est riche, non vilaine,
Et jusqu'aux sous qu'elle vous rend
Fleurent encor la marjolaine.

Sur la grand'route, le tintin
Des clarines de la voiture
Nargue de son rire argentin
Le départ en male posture
Du gueux François, dit Sans-Ceinture,
Qui, las de son maigre destin,
S'en va pieds nus vers l'aventure
Au pays bleu de l'incertain.

Plus loin, sans attendre qu'à l'aise
Le bonheur lui vienne en dormant,
Sur sa bisquine cancalaise
Le gas Jacques, dit Fin-Normand,
Réputé mauvais garnement,
S'embarque au bas de la falaise
Pour aller voir quel firmament
Se mire en la mer cynghalaise.

Midi flambe dans l'air pâmé
Et Madeleine est languissante.
Depuis le dernier mois de Mai,
Elle prend souvent la descente
Dévalant par l'ombreuse sente
Au Ru-d'amour le bien nommé,
Car on s'y plaît pour peu qu'on sente
Besoin d'ouvrir son cœur fermé.

Madeleine est-elle donc prise ?
Qui le dira ? Qui le saurait ?
Elle-même, fût-ce à la brise,
N'a pas confié son secret.
A qui le lui révélerait,
Les yeux épanis de surprise,
Elle répondrait sans apprêt
Par un moqueur éclat de rise.

Car, si son cœur déjà se prend,
Son cœur, malgré qu'il en frissonne,
En est le premier ignorant.
Madeleine, en bonne garçonne,
N'entend que le mot clair qui sonne ;
Et ce mot-là, petit ou grand,
Jamais jusqu'ici pour personne
Son cœur ne l'a dit en pleurant.

Et cependant, à la fontaine
Du Ru-joli, du Ru-d'amour,
Madeleine, la tant hautaine,
Sans y penser vient chaque jour,
Mélancolique, faire un tour,
Et pour battre la prétentaine
Son cœur n'attend que le tambour
Qui deviendra son capitaine.

Mais cet heureux, élu parmi
Tous les férus de Madeleine,
Elle le veut queussi queumi
Son grand-père aux cheveux de laine,
Un fort gas de poitrine pleine
Et plus éveillé qu'endormi.
Toi, tu ronfles à perdre haleine,
Pauvre Jean-Jeannot, mon ami.

Ayant vidé ta gourde entière,
Les poings clos, le nez empourpré,
Pour oreiller ta panetière,
Dormant si fort et si serré
Que tu parais t'être bourré
De tout le foin de la litière,
Ah ! pourquoi dors-tu dans ton pré,
Mon Jean-Jeannot-La-Jeannotière ?

Tu n'es pas sot, tu n'es pas laid ;
Ta mère, en quarante ans de glaine
Sur les œufs, le fruit et le lait,
A rempli d'or deux bas de laine ;
Vous avez des champs par la plaine ;
Ah ! si tu savais ce qui plaît
Au meunier comme à Madeleine !
Si ta volonté le voulait !

Si tu n'étais pas court d'haleine
Devant l'ouvrage au grand soleil,
Si ta gourde moins souvent pleine
Ne t'enflait pas tant de sommeil,
C'est à toi, beau gas en éveil,
Que le vieux aux cheveux de laine
Donnerait celle au teint vermeil
Dont la peau sent la marjolaine.

Mais le Jean-Jeannot n'entend pas.
Il dort, il ronfle, il continue
A rêver qu'elle est sans appas,
Son existence toute nue,
Où jamais aucune advenue
N'apporte à ses quatre repas
Un régal de chose inconnue,
Son existence pas à pas.

Il continue, il se lamente
Que toute seule dans sa main
Ne pousse pas la fleur charmante
Qu'il ignore, baume ou jasmin,
Mais qui changerait son chemin ;
Ou bien il se dit : « Que je mente,
« Si je ne la cherche demain ! »
Et sa tristesse s'en augmente.

Car il sait trop bien que pour lui
Demain sera la même chose,
Immanquablement, qu'aujourd'hui ;
Car, partir, voilà ce qu'il n'ose ;
Il partirait au matin rose ;
Mais, quand le midi rouge a lui,
Il ne part plus, il se repose ;
Et Jeannot dort dans son ennui.

Et cependant, par la voiture
Dont les clarines font tintin,
Le gueux François, dit Sans-Ceinture,
Doit revenir, un beau matin,
Le ceinturon lourd de butin ;
Ayant, de capture en capture,
Au pays bleu de l'incertain,
Cueilli la fleur de l'aventure.

Et, vainqueur du flot écumant
Où l'on n'a pas la vie à l'aise,
Le gas Jacques, dit Fin-Normand,
Sur sa bisquine cancalaise
Doit revenir à la falaise,
Après avoir, le garnement,
Pêché dans la mer cynghalaise
Les perles de son firmament.

Et c'est entre eux que Madeleine,
Ouvrant enfin son cœur fermé,
Choisira, disant à voix pleine :
« Grand-père, celui que j'aimai,
« Le voilà bien ; donnez-le-mé. »
Et le vieux, aux cheveux de laine,
Répondra : « C'est le mois de mai ;
« Coupez, petiots, la marjolaine ! »

Celui qu'on n'aura pas élu
En souffrira de male envie ;
Mais quelque autre belle à sa glu
Le reprendra, car c'est la vie
Qu'amour d'autre amour soit suivie,
Par quoi le moins hustuberlu
A malgré soi l'âme ravie,
Si que rien n'est jamais conclu.

D’ailleurs, même au cas qu’il en meure,
Etant de ces inconsolés
Qui méritaient la poire meure
Et ne s’en sont pas régalés,
Il aura cependant, allez,
Plus de joie à sa suprême heure,
Que Jean-Jeannot aux vœux gelés
Qui voudrait partir et demeure.

Les aventureux, les hardis,
Ont peu ou prou leur Madeleine.
Mais ses yeux seront interdits
A ceux-là qui, la panse pleine,
Ronflent dans l’herbe à perdre haleine.
Pour monter en son Paradis,
Pour y cueillir la marjolaine,
Réveillez-vous, tas d’engourdis !

D’une foi vive, ardente, entière,
D’un amour vaillant et têtu,
Désirez-la, la belle altière
Dont le corps céleste est vêtu
D’astre, de gloire et de vertu !
Mais ton âme est un cimetière.
Tu dors toujours ! Pourquoi dors-tu,
O Jean-Jeannot-la-Jeannotière ?